EUROPE

véridique...» Chemin difficile quand l'horizon s'obscurcit. Maïakovski et Essenine s'y sont brûlé les ailes. La tentation du suicide surgit quand les perspectives nouvelles s'effondrent l'une après l'autre, quand l'avenir mord la poussière sur la pente des désillusions.

Pouvoir tout dire, clamait Éluard, en titre d'un recueil. Thierry Renard s'y essaie dans J'ai quelque chose à vous dire : « La grande nuit de l'homme attend le déclic. Mon poème s'écrit en noir et blanc. [...] J'improvise presque toujours. C'est plus simple pour moi. Lire, écrire, improviser. Nous n'avons pas tous les mêmes anges, les miens ne s'offusquent pas de mes frasques. Ils sont poètes, les miens, qu'ils montent ou qu'ils descendent les rues de ce siècle...» De Rimbaud ou d'Apollinaire, les battements d'ailes frappent le macadam de nos vies, syncopent encore la langue d'aujourd'hui. Révolté dès l'enfance, l'auteur confie : « je ne me soumettais / à aucune discipline / J'étais déjà libre / et animé par les vents du désir...» Malgré le désenchantement révolutionnaire, l'affaiblissement physique et moral, la détermination demeure vive, lyrique avec un souffle volontiers hyperbolique : « J'écris pour sauver / La planète malade / J'écris par mégarde / Par soubresauts / Pour dire les mille et une / Tempêtes / Des destins des chagrins / Pour rendre le monde / Un peu meilleur // J'écris / Je n'ai pas d'autre chemin / Et parce que j'ai de la suite / Dans les idées / J'écris / Au milieu du gué. »

C'est, bien sûr, en Italie, sous le signe de Pasolini que s'ouvre *Plein sud*, sans frontières. Le poète se ressource partout mais il a besoin de se sentir accompagné, à livre ouvert : « Ici je suis avec / Jean Cocteau Allen Ginsberg / Pier Paolo Pasolini Giuseppe Ungaretti / avec quelques écrivains et poètes / pour qui j'ai de l'affection / de la considération / Morts ou vivants c'est pareil / ils se baignent / NUS / chaque jour / avec moi. . . . »

On peut avoir le sentiment que l'auteur ressasse des thèmes et des préoccupations qui l'obsèdent. Ces variations sensibles d'une introspection oscillant entre autosatisfaction narcissique et sentiment d'incompréhension n'empêchent pas « les yeux de l'amour » de s'ouvrir en poésie et l'espérance fratemelle de renaître du chaos de sa vie « d'agitateur » en mouvement perpétuel : « Chaque cri poussé demeure / une aventure singulière / Certes je n'ai rien inventé / je me suis seulement dépeint / tel que je fus / Ni incitation ni exhibition / uniquement mes vérités mises bout à bout / simplement l'actualité de mes écritures... »

Michel MÉNACHÉ

Florence ISSAC et Michel CARLON: **D'un instant à l'autre. Neuf mois d'amour à cueillir le jour** (Éditions Unicité, 13 €).

Deux êtres se rencontrent — c'est à la SGDL, à l'occasion d'une soirée consacrée à l'art poétique japonais —, deux êtres se parlent, ils s'interrogent et se répondent. Puis ils s'apprennent et s'enrichissent mutuellement. De quoi s'agit-il? De la rencontre de deux poètes : Florence Issac, éditrice, écrivaine, et toute au service de la poésie, son âme est ainsi, et des poètes aussi qu'elle aime à dire et à faire connaître; Michel Carlon, poète de l'émotion et des mots que le cœur enfante, dont c'est ici le deuxième opus. D'un instant à l'autre — Neuf mois d'amour à cueillir le jour? Un recueil de haikus écrit à quatre mains, telle une partition où chacun son tour irait de ses trois notes de musique. De ces haikus dont on dit souvent, comme dans l'avant-propos, que « la forme se prête mal à la sensibilité des Occidentaux ». Sans doute, il y a du vrai. Mais n'est-ce pas pour mieux démontrer le contraire ensuite? D'autant que les haïkus, depuis longtemps déjà, se sont abandonnés tant à nos goûts qu'à nos mœurs, ainsi qu'en témoigne ce recueil. Quoiqu'il serait parfois préférable ici, du moins selon moi, de parler de tercets. Moins exotiques, certes, mais tout aussi savoureux, sinon davantage. Car c'est bien de saveurs qu'il est ici question, comme de fruits que l'on goûterait. Ou cueillerait — je n'invente rien, le titre nous en prie — sans réserve aucune,

et les yeux remplis de fraîcheur gourmande, d'interrogations, d'inquiétude aussi. Durant ces neuf mois d'amour qui nous sont offerts. Neuf mois de vie intérieure, je dirais de mûrissement, jusqu'à la délivrance. Ils s'aiment et se le disent, ils respirent l'eau, le sel, le feu; la vibrance colorée de leurs corps; et la modernité ambiante — chaque poème, chaque instant, n'est-il pas saisi au vol, dérobé au temps, à l'éphémère par ces échanges de SMS sans lesquels rien, c'est probable, ne nous serait donné?

Difficile, au gré des pages, de saisir, de retenir, d'abandonner notre plaisir de lecture. Pourquoi ? Parce que nous entraînent les poètes, sans exigence aucune de leur part, comme le ferait un vent léger, une brise impalpable :

Je me fais nuage Au-dessus de vos maisons La terre en espère

Ici et là, c'est l'accroc, le croc-en-jambe qui vous fait trébucher. Ce rien ou presque qui fait tant de bruit quand on est ailleurs, dans le vaste monde. La seconde inutile qui pourrait être fatale, comme le réveil l'est au rêve, au devenir qui s'offre aux amants. Bonheur aussi dur que le diamant qui ne serait plus soudain, dans le ciel, qu'éparpillement d'éclats:

Mauvaise nouvelle Tombée là dans le métro Mais l'art continue

Puis, de façon tout aussi rapide, ce subtil agacement oublié, les sens — nos sens, ceux des amants comme les nôtres — perturbés une seconde, se reprennent et, de nouveau envolés, dissipés dans les airs, rattrapent leur musicalité perdue, ces trois petites notes, des notes remplies d'humilité, qu'on dirait simplissimes :

La pie discute Les tourterelles s'épanchent Matin lavande !

Ainsi s'écoule le temps, que nous distille une mise en page aussi intelligente qu'efficace. Neuf mois d'amour et rien de plus. C'est que, mine de rien, Florence Issac et Michel Carlon, aussi pudiques qu'ils soient, nous ont tant donné que nous aurions mauvaise grâce à leur en demander davantage encore, quoique... Car on aime cette poésie de l'instant. Pareille à ces fruits déjà mûrs ou pas encore, je l'ai dit, cueillis à portée de main, au hasard de la vie comme au hasard des branches, à l'aveuglette, sans vraiment prendre garde.

Gérard GLATT

Charles-Mézence BRISEUL: War Ch'Vavar (Éditions des Vanneaux, 16 €).

La poésie d'Ivar Ch'Vavar répugne au commentaire — se passe de tout commentaire — et réclame cependant sa part d'élucidation. Il faudrait idéalement lire tout Ivar, en bloc, comme ça, d'un coup, les cent onze hétéronymes, parcourir la Grande Picardie mentale en tous sens (lire, relire Cadavre Grand m'a raconté), tâcher de comprendre ce bolide furieux qui déchire et traverse le paysage de nos attentes. Mais la masse compacte et sans appel du poème d'Ivar nous dépasse, nous mange, nous régurgite. Dans ce commerce viscéral avec l'œuvre où, sur fond de drôlerie inquiète, le supplice le dispute à une jouissance éperdue, Charles-Mézence Briseul ouvre la voie, avec une étude alerte et serrée d'une cinquantaine de pages, qui donne accès, autant que faire se peut, et non sans un certain brio, à l'espace ch'vavarien. Sans doute Briseul n'a-t-il pas eu le choix,